

Master class

Sarah Rocheville

Numéro 16, automne 2008

Du pet

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2519ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rocheville, S. (2008). Master class. *Contre-jour*, (16), 169–175.

Master class

Sarah Rocheville

Mon histoire, je ne la raconte pas volontiers. Chaque fois que j'y reviens, j'éprouve une douleur abdominale atroce. N'y entendez pas une exagération, craignez plutôt l'euphémisme. Douleur il y a, je vous assure. À ce compte, il ne s'agit plus d'ornements de conversation ou de faits divers, on parle sérieusement. Je passe les détails et ne livre que l'essentiel. J'irai vite, ne me lâchez pas en cours de route, je vous prie, j'ai besoin de vous. « Les grands mots, la supplique, je ne marche pas », vous dites-vous, « ça sent le pétard mouillé ». Eh bien cessez pour une fois de vous dire et écoutez : j'habite depuis huit mois la ville de Grande Prairie au nord-ouest de l'Alberta. Imaginez. Et ce n'est que le début.

Je suis arrivé seul au mois d'août, le matin, par la route nationale qui traverse le Ô Canada. De Montréal, j'avais sous-loué par téléphone un appartement qu'une collègue — un charmant minois, comme sa voix l'avait laissé présager — avait déniché pour moi. « La mensualité n'a pas d'importance, je cherche un semi meublé trois pièces avec jolie voisine de palier, mais non je blague. » Le plancher rugueux, la table trois pattes

et la douche moulée me mirent en appétit. Je me sentais d'attaque. En pénétrant dans la chambre, je constatai que la moitié du parquet était recouverte d'un tapis commercial à motifs. On avait oublié cette pièce lors des rénovations ou l'on avait manqué d'argent. J'étais content, toute cette laideur me garderait du dérapage. Je m'explique.

De manière générale, je n'aime pas vivre. Est-ce pour cela que je suis devenu professeur, je le crains. Professeur de musique, Piano Doctor. On connaît l'adage, je ne tatillonnerai pas : seuls les loosers deviennent professeurs. A-t-on jamais vu riche financier enseigner (riche, ai-je dit. Relisez.) ou vrai sportif étudier ? Ne me jetez pas singularités ou exceptions à la noix au visage, admettez simplement la sagesse des grands vers : Est devenu professeur / qui de son art a eu peur. Ce fut mon cas, ça l'est toujours. Oh ça va, plus de chichis, parlons clairement, nous n'en sommes plus aux sursauts des jeunes filles au piano. Si vous aviez la moindre idée du récit à venir, vous ne rechigneriez pas à la moindre vérité.

Je poursuis. Il est connu que les professeurs ne tardent guère à animer *Les Belles Soirées des Vieilles Vedettes* et à parler de Mozart comme de leurs habitudes de branlettes. Voilà le problème, voilà le salut des Professors. À défaut de jouer, ils jouissent précisément de ce qui leur fait défaut. Je n'insinue nullement que les profs ne savent pas jouer. Certains de mes collègues donnent encore quelques concerts ici et là, participent à des événements organisés par les clubs optimistes ou les camps musicaux de leur région. Mais s'ils jouent *encore*, soyons francs, ils ne jouent tout de même *plus* (d'ailleurs, ont-ils déjà vraiment joué ?). Leur activité se résume à assumer une manière très perverse de jouailler comme s'ils eussent réellement joué. « Jouez-vous toujours, mon cher ? » « Hélas non, j'enseigne maintenant. Venez ce dimanche à ma soirée Brahms. Vous me direz ce que vous pensez du troisième mouvement. J'écourterai les rappels, nous prendrons un verre après. Et puis Orford est si agréable en été, cela nous rappellera le temps où nous jouions. »

Cette manière d'assumer mine de rien le fait de ne plus jouer en continuant à jouer ne va pas sans quelque joie, mauvaise peut-être, mais joie tout de même. Jouailler devant quelques élèves alanguis, une foule d'amateurs épris et les deux animateurs obligatoires d'*Espace*

musique procure une jouissance décalée — n'est-ce pas là que réside toute puissance —, qui diffuse rapidement ses effets enivrants. En vous rendant à la soirée Brahms ce dimanche, soyez prévenu, il vous faudra tendre l'oreille à ce que vous n'entendez pas. On vous saura gré d'ignorer le manque de précision comme on nie gentiment la calvitie d'un ami d'enfance. On sollicitera vos qualités ésotériques, votre capacité à percevoir les notes fantômes qui s'agiteront au-dessus du clavier telles de petites âmes à jamais privées de la véritable musique qui leur tient lieu de corps. Vous vous exclamerez « Quelle musicalité, quel phrasé, mon cher ! Tu t'es débrouillé comme un maître au troisième mouvement : ne jouer que la basse continue en gauche (je parle de sa main, faites un effort, je ne peux pas tout expliquer) au lieu de te lancer dans les acrobaties techniques t'a évité le suicide. Très habile, mon ami, vraiment, on sent le métier. Et dis-moi, comment fais-tu pour conserver ta chevelure ? Elle brillait sous les projecteurs, c'était beau à voir. »

J'ai pour ma part arrêté de jouer suite à la première leçon que j'ai donnée. C'était un soir de semaine, tard. Oh, il devait être 22h10, 22h15, dans ces eaux-là. Ma mère m'avait prié de *montrer à jouer* au fils de son amie en échange d'un peu d'argent de poche qu'elle me verserait elle-même. J'avais donné rendez-vous au marmot devant mon cubicule de pratique, à l'insu des gardiens du Conservatoire, et surtout, loin du regard de ma mère aussi pianiste qui, jusque-là, m'avait accompagné dans toutes mes activités musicales, depuis les gammes matinales jusqu'aux midi-concerts exécutés chaque mois dans toutes les résidences de personnes âgées qu'elle avait pu trouver. Selon elle, et au nom de mon talent dont ni elle ni moi ne doutions jusque là, il me fallait *casser* chacune des pièces (et le vernis de mes chaussures annuelles) devant un public, quel qu'il ait pu être, en vue des épreuves du Concours de Musique du Canada, qui, lui, préparait de manière télescopique le Concours International d'Australie, et, finalement, le très prestigieux Concours Busoni pour lequel elle avait un attachement particulier. Après tout, c'était là qu'elle m'avait conçu juste avant de massacrer son Ravel, perdre son mécène (et mon père par la même occasion), et rater sa vie. Je vous raconte la scène sans intervenir, à vous de me psychanalyser ou non, ce n'est pas mon boulot que je sache.

Ainsi avais-je quatorze ans et les mains de mon premier élève tremblaient légèrement en exécutant la gamme de *si* (quatrième doigt, jeune homme, devrai-je constamment le répéter?). Le tremblement était si léger, toutefois, que l'enfant pouvait croire, tout autant que je pouvais lui faire croire, que je ne le voyais pas. Instant singulier, captation vive d'une vérité sans précédent, je compris que je serais longtemps son professeur (et professeur tout court) : l'élève, assez mauvais par ailleurs, ne saisissait rien de tout ce que je voyais de lui et cela, ce pouvoir, cette capacité à voir sans être vu, cette décision de voir ou pas, me transporta d'une manière si sublime et si cruelle qu'il m'est difficile d'en comprendre la mesure encore aujourd'hui. À peine le pauvre garçon pouvait-il s'y retrouver dans cette histoire. La leçon a duré cinquante minutes. J'ai refermé le clavier et les lumières de la salle du Conservatoire. C'en était fini, j'étais passé de l'autre côté : j'ai encouragé l'insecte à revenir la semaine suivante, mentant d'une voix chaude sur son talent.

*

Je laissai donc la chambre à moitié recouverte pantelante et morbide comme dans les palais orientaux on laisse inachevée une annexe afin d'offrir un repos à la splendeur du reste. Vous ne voyez pas le rapport? Une chambre laide offre les avantages de la puissance, l'apport de l'esprit y étant nécessaire. C'est comme cela que je me console en général, que j'abdique, que j'accepte les merdes de l'existence les yeux ouverts. Le tapis mité et oublié de Grande Prairie me consola dès mon arrivée. Cela n'a pas duré. Ni la consolation ni le vide dans la pièce du fond. J'ai fini par y installer mon Wurlitzer, un piano droit, pas de panique. Nul besoin de queue pour jouer depuis belle lurette. Je suis ici pour longtemps. À moins qu'il m'arrive quelque chose. Que je retourne à Montréal, ou encore, que je m'achemine encore un peu plus à l'Ouest. Là où il n'y a plus du tout d'issue, pas même une chambre laide avec demi tapis.

Je suis là depuis plus de huit mois et je n'ai senti qu'une seule saison, l'hiver, sa préparation et sa perpétration. L'été ne compte pas, il est si brûlant qu'il agit comme une apparition ou bien une gifle. Quand je suis

arrivé en juillet, j'ai compris. Ici, la belle saison n'a pas d'autonomie. Tous les jours de l'année se tournent vers l'hiver, s'agenouillent et baissent la tête face au vent arctique. Il n'y a pas deux saisons, comme on le prétend en parlant des régions au climat continental, il n'y en a qu'une. Une saison, une seule réalité, terrible, qui présente ses deux faces. En juillet, le phénoménal hiver est éperonné, soulevé, saisi soudainement, enculé quoi, par quarante-cinq degrés Celsius. Ces journées de canicule stimulent l'hiver, elles lui servent de point de repère, d'aiguille. L'été relance la toupie. L'été de l'Alberta se jette à la face de l'hiver comme un singe malappris et couvert de poux. En marchant dans les rues chauffées et surexposées, j'écrase à chacun de mes pas une multitude de vers et je souris.

Le samedi, un étudiant aux pores humides reçoit les autres de sa classe chez lui pour *casser* sa pièce du moment. « Professor, le trafic montréalais est paraît-il infernal, je suis la maman de Greg, comme vous devez être heureux d'habiter dans notre paisible région. » « Comment qualifieriez-vous les progrès de mon Haley ? Ne trouvez-vous pas qu'une ville de plus d'un million d'habitants n'offre que des désagréments ? » On fait circuler des boissons gazeuses, les serviettes de papier gaufré, les ustensiles et des tasses à café en verre transparent. La maison est grande, des dizaines de tableaux de famille se côtoient sur les murs. On vient d'acheter une chaise ergonomique sans dossier, trouvée en solde dans une grande surface de Calgary. Ils donnaient en prime une housse à motifs paysagers pour protéger le grille-pain. Les étudiants s'extasiaient. À tour de rôle, ils essaient la chaise ergonomique, ils sont ravis.

Il est tard. « Professor, voudriez-vous jouer pour nous ? Allez, Professeur Molière. » « Absolument pas, je laisse ce privilège à mes chers étudiants. Merci de l'agréable soirée, à samedi prochain. Il y a un nouveau vin sur le présentoir du Liquor Mart de Grande Prairie, vous avez vu ? Six dollars pour cinq litres. Nous l'essaierons samedi prochain. Et puis c'est d'accord, si vous insistez toujours, je jouerai pour vous. Next Saturday, la fête aura lieu chez moi. Venez à 20h00, il y aura Master class. »

Ce samedi-là, ce fut la fête. Vous qui m'avez suivi jusqu'ici, voici votre pitance. J'avais préparé mon coup. Vous me voyez venir. Mon trois et demi geignait sous la crasse, mes étudiants, leurs parents et le Faculty Dean n'allaient point être déçus. Je disposai stratégiquement les chips au vinaigre, réorganisai les chaises et les coussins de sol, je me sentais en grande forme. Ladies and Gentlemen, le Master class commence. Ouvrez vos oreilles, tirez la langue et fermez les yeux, le professeur Molieri donne sa leçon. Mon histoire aurait-elle trouvé votre oreille sans cela. J'avais décidé de mal jouer. Mal, vous dis-je. Voilà qui calmerait les ardeurs de mes admirateurs. Reprendre leurs pièces une à une, escamoter les passages en doubles-croches, ruiner le tempo, humilier leur admiration. Au menu : un Bach bousillé, Prélude en compote et sa Fugue calcinée. Ensuite, tenez, Liszt en clafoutis. Comme tout cela, Grande Prairie et le reste, m'enthousiasmait !

Je m'assieds donc au piano, cachant tant bien que mal l'excitation qui me tenait au ventre depuis un bon moment. Je jouai d'un trait et sans une seule fausse note le Prélude, histoire de mettre mon auditoire en confiance et de le surprendre pendant la Fugue. Or, la Fugue vint avec sa première voix qui s'éleva merveilleusement dans les airs, invitant la deuxième, puis la troisième voix à se joindre à elle dans une félicité que je redécouvrais. Comment vous dire ma joie en les entendant enfin, ces voix belles et pures qui m'avaient délaissé depuis tant d'années. Je fis une pause, inspirai et entamai Liszt. La musique coulait, chers amis, elle coulait de mes doigts soudain touchés par la grâce. Malgré la laideur du lieu, elle jaillissait et me voilà qui recommençais à croire en mon talent, qui reprenais la musique là où je l'avais laissée à quatorze ans ! Oh Lord.

L'affaire n'en resta pas là. Le contraire eut été étonnant. Tout à ma joie de retrouver la musique, je me détendis tant et tant que mon corps libéra, pour le dire avec exactitude, des soupirs ininterrompus de soulagement. Je pétai en jouant. Et plus la musique s'intensifiait, plus je pétai. Vous connaissez *La vallée d'Obermann* que Liszt a composée en un immense crescendo, je vous laisse faire le reste. Il y eut des rires étouffés dans la salle, quelques toussotements, des nez discrètement lovés contre

les épaules. Si la musique avait joué à travers moi ce soir-là, le pet réussit à détruire ma dernière illusion. Je suis arrivé il y longtemps dans la ville de Grande Prairie, et depuis ce fameux soir de Master class, il m'arrive de prier, vous savez. Il me faut bien rendre grâce à mes maux de ventre, puisque c'est à eux que je dois ma carrière de professeur.